LE MIRACLE DE SAINT JANVIER

A NAPLES

Aux portes de Naples, sur le chemin qui conduit de la ville au pied du Vésuve, se dresse la statue colossale d'un évêque. C'est l'image de saint Janvier. Appuyé d'une main sur le bâton pastoral, le pontife étend l'autre main dans la direction de la montagne et semble commander au volcan de respecter la sécurité de la ville. Le geste est tout à la fois simple et majestueux : on ne s'étonne point de le voir obéi.

Le premier Napolitain venu vous racontera l'histoire de *San Gennaro*. A Naples et dans toute la Campanie, comme à Venise saint Marc, saint Antoine à Padoue, saint François à Assise, *San Gennaro* n'est pas simplement *un Saint*, c'est *le Saint, il Santo*. Après la *Madonna*, toute la contrée vous le dira, nul n'est entré plus avant que lui dans la confiance de Dieu, nul n'a plus de part à la puissance divine : pieuse exagération dont une sévère orthodoxie ferait aisément justice, mais que l'on excuse cependant en faveur de la reconnaissance populaire. L'histoire de Naples est indissolublement liée à l'histoire du culte de son Patron bien-aimé, et la contrée n'a pas de fête plus nationale que celle du 19 septembre.

Né, selon toute probabilité, à Naples, saint Janvier occupait le siège épiscopal de Bénévent lorsque Dioclétien ralluma le feu de la persécution. Ce fut dans l'Empire une guerre implacable déclarée à tout ce qui portait le nom chrétien ; et — ceci soit dit en passant — il faut avoir le bonheur de vivre en 1880, pour retrouver des proconsuls pareils exécutant de pareils décrets. Un grand nombre de fidèles, accusés d'appartenir à une religion *non autorisée*, furent jetés dans les prisons publiques, en attendant l'heure des supplices. Janvier n'hésita point à leur apporter les consolations suprêmes : il fut arrêté par ordre du Préfet de la Campanie et conduit à Nole, puis à Pouzzoles où il eut la tête tranchée. Un siècle plus tard, vers l'an 400, ses restes furent transportés à Naples. Au IX^me^ siècle, la ville de Bénévent réclama les armes à la main les saintes reliques et les remporta en triomphe : c'est en 1497 seulement que les Napolitains rentrèrent en possession de leur précieux trésor. La translation s'en fit le 10 septembre avec une grande solennité, et les chroniques racontent que, le même jour, la peste qui affligeait la ville depuis longtemps cessa tout à coup ses ravages. Une tradition constante attribue aussi à la protection de saint Janvier la cessation des éruptions volcaniques qui arrivèrent à plusieurs reprises, notamment en 1631, 1698 et 1707.

Personne n'ignore que, de tous les miracles de saint Janvier, le plus célèbre est celui qui se renouvelle chaque année le premier samedi de mai, le 19 septembre

et le 16 décembre. Celui qui écrit ces lignes n'a pas la prétention de faire une étude critique sur la Liquéfaction du sang de saint Janvier : cet examen a été déjà fait bien des fois par des hommes d'une indépendance reconnue et d'une indiscutable compétence ; il veut simplement raconter ce qu'il a vu, de ses yeux vu, ce qui s'appelle vu.

Le 19 septembre dernier, dès sept heures du matin, je me rendais à la cathédrale de Naples. L'ostension des reliques ne devant avoir lieu qu'à neuf heures, jetons, si vous le voulez, chers lecteurs, un coup d'œil sur la Basilique. Bâti de 1272 à 1314 sur l'emplacement d'un temple de Neptune, cet édifice fut reconstruit par Alfonse Ier dans le goût du gothique français, modifié et restauré plusieurs fois au XVIIe et au XVIIIe siècle. Le plan est celui d'une basilique à trois nefs dont la principale a un plafond et dont les collatérales sont voûtées en ogive. Dans le bras gauche du transsept, à côté de la grande sacristie, on voit le tombeau d'Innocent IV, celui du roi André de Hongrie et celui du pape napolitain Innocent XII ; près de l'une des portes, l'entrée de *Santa Restituta*, véritable église gothique attribuée à Constantin-le-Grand et qui fut d'abord la cathédrale : on y remarque des mosaïques très-anciennes et des fresques de Luca Giordano.

A droite, en venant du transsept, les chapelles Brancia, Caraccioli, Minutoli et Tocca ; enfin, dans le même collatéral, la célèbre *Cappella di San-Gennaro*, nommée habituellement *Cappella del Tesoro*. C'est là que va s'accomplir la cérémonie.

J'entends sonner huit heures et demie : il est temps de songer à prendre son poste d'observation, parce que la foule augmente, et que là, au rebours de ce que promet l'Évangile, les derniers n'ont absolument aucune chance d'arriver les premiers. Un des prêtres, affectés au service de la basilique, me conduit gracieusement à la chapelle que déjà les fidèles prenaient d'assaut. La difficulté d'avancer à travers les rangs me permet d'admirer en passant de magnifiques portes en cuivre jaune ciselé ; à droite et à gauche, deux colonnes de marbre vert, et, sur la façade, je lis cette inscription touchante : « *A saint Janvier, » citoyen, patron et défenseur, Naples sauvée, par l'opération miraculeuse » de son sang, de la famine, de la guerre, de la peste et des flammes du » Vésuve.* » — A saint Janvier, citoyen et défenseur, Naples sauvée ! Hélas ! pensais-je, heureux temps que celui où les services rendus à la patrie n'étaient pas une raison pour enlever à un homme de bien, fût-il clérical et canonisé, le titre sacré de citoyen ! — Mais avançons vers la sacristie : aussi bien, n'avons-nous à perdre ni une minute, ni un pouce de terrain. Je dois avouer qu'au milieu de la *presse*, balloté à peu près dans tous les sens, je ne pus donner qu'une médiocre attention aux tableaux du Dominiquin et aux fresques de Lanfranc et du Guide. Que ces grands artistes me pardonnent ! Enfin, à force de persévérance, de passe-droits et d'indélicatesses voulues, me voici dans la sacristie. C'est, me

dit mon excellent guide, la place réservée aux privilégiés. Ceux-là seuls, en effet, seront admis tout à l'heure à suivre le chanoine officiant jusque sur les degrés de l'autel. Je trouve là une foule compacte de prêtres, — parmi lesquels un grand nombre de Français, — des personnes qui me paraissent appartenir à la plus haute société de Naples, et, — chose moins étonnante, — pas une place vide : c'est à peine si les *suisses* napolitains de saint Janvier réussissent à sauvegarder le prestige de leurs galons.

Neuf heures sonnent. Un chanoine, revêtu du rochet, du manteau violet et de l'étole en drap d'or, passe devant nous et se dirige, avec un prêtre en simple surplis, vers le maître-autel de la Cappella. A leur suite se hâtent les privilégiés de la sacristie ; mais il y a, paraît-il, des degrés dans le privilége : les marches de l'autel étaient déjà envahies, et je désespérai un instant d'atteindre les premières places. Un peu de diplomatie ne gâte rien : moitié de gré, moitié de force, je me faufile à travers les rangs, et je me trouve, sans savoir comment, au pied d'un immense candélabre qui brûlait au coin de l'épître, à deux pas de l'officiant. Tout près de moi, un homme d'environ cinquante ans et de tournure distinguée, que je pris pour un délégué du gouvernement : on verra que je ne m'étais peut-être pas mépris. Chacun sait que le sang de saint Janvier est conservé dans le tabernacle du Tesoro, sous une triple serrure dont les clefs sont confiées aux mains de l'Archevêque, du Municipe et du roi. Aussi, de temps immémorial, le gouvernement et la municipalité ne manquent-ils pas d'envoyer leurs représentants à la cérémonie.

La préoccupation où j'avais été jusque-là ne m'avait pas permis de jeter un regard sur l'assistance. Inutile de dire que la chapelle était comble. De la grille à la balustrade du sanctuaire qu'il était interdit de franchir, c'était un fourmillement de têtes humaines : figures d'hommes énergiques et hâlées, figures de jeunes filles gracieusement encadrées par la mantille napolitaine, et de vieilles femmes aux traits anguleux, ça et là, quelque jolie tête d'enfant hissé sur les épaules de sa mère et rappelant les statuettes bronzées du Sansovino. En un mot, une réduction de Naples, avec cette variété de types que l'on rencontre sur la Chiaja, le long des quais ou dans la rue de Tolède. A ce moment, j'ai le plaisir de voir tout près de moi quelques-uns de mes amis et compagnons de voyage : eux aussi, par des prodiges de tactique, ils ont réussi à se glisser aux premiers rangs et pourront, comme moi, observer de près le prodige.

Le moment approche : le chanoine officiant se tourne vers l'assistance, tenant le Reliquaire entre les mains. Alors, du milieu de cette foule jusque-là silencieuse, s'élève un murmure confus, où je crois distinguer vaguement le rythme des litanies.

Un mot sur le Reliquaire. C'est un ouvrage d'argent ciselé, de forme circulaire, de 15 à 20 centimètres de diamètre sur 5 d'épaisseur. Il est surmonté d'une couronne et d'une petite croix, et on le tient par un manche d'argent, creux, et long

de 4 ou 5 pouces. Au centre, protégées par deux parois de cristal, les deux fioles de verre contenant la relique. L'une des fioles est vide : le contenu, m'a-t-on dit, a été il y a longtemps porté en Espagne ; l'autre, de forme lenticulaire, est pleine, à quelques centimètres près, d'une matière grisâtre, solidement coagulée, de tout point semblable au sang des martyrs conservé dans les tombeaux de la Rome souterraine. La lumière d'un cierge que le prêtre assistant tient constamment placé entre le chanoine et le Reliquaire permet de voir à travers la fiole. Du côté de l'Évangile on a déjà exposé la tête du saint enchassée dans un buste d'argent.

Il est neuf heures un quart. L'officiant passe et repasse devant nous ; de minute en minute, il renverse le Reliquaire en le soutenant par la croix, et le retourne ensuite en le reprenant par le manche. Un prêtre français, à genoux près de moi, demande à examiner de plus près encore : on lui met la relique sous les yeux. La matière paraît toujours coagulée et le mouvement saccadé qu'on lui imprime ne parvient pas à en déplacer un atôme.

Cependant le murmure de la prière a grandi peu à peu. Le prêtre assistant impose le silence d'un geste, tandis que le chanoine s'incline vers l'autel, et, sans laisser perdre un seul instant de vue le Reliquaire, récite à haute voix les litanies de la sainte Vierge. Sur la fin des litanies, le personnage distingué dont j'ai parlé plus haut fait un signe à une dame qui venait d'arriver au pied de la balustrade et qui paraissait avoir sa place marquée d'avance ; car après quelques mots échangés avec un des suisses de la chapelle, un ecclésiastique s'empresse de la conduire au coin de l'autel. On me dit que c'était la femme de Jérôme Napoléon. Pauvre princesse Clotilde ! elle venait prier sans doute pour les âmes qui lui sont chères... Rassurez-vous, cher lecteur, je ne ferai pas un mot de politique.

Neuf heures trois-quarts. L'officiant retourne et fait passer comme tout à l'heure la relique sous nos yeux. De nouveau, la foule recommence à prier, mais cette fois le murmure grandit avec une intensité extraordinaire. Il est bon de remarquer que les Italiens, les Napolitains surtout, ne connaissent pas la prière faite *recto tono* : la nature même de leur langue, avec son rythme fortement accentué, et le caractère de cette piété ardente, expansive, qui distingue les races méridionales ne peuvent aucunement se plier à cette monotonie froide et correcte de la piété française, allemande ou anglaise. Ici, les invocations partent et se croisent, tour à tour suppliantes, impérieuses, indignées ; c'est un va-et-vient de tendresse et de naïve brusquerie, d'espérance et de pieux désespoir, de câlineries et d'innocentes menaces. Par moments, une vieille femme vient se placer en face du buste de saint Janvier, et là, les bras tendus, elle lui parle avec les accents d'une éloquence touchante : il faudra bien que le miracle s'opère. A d'autres de trouver une pareille manifestation puérile ou ridicule ; pour moi, malgré l'étrangeté de ce spectacle, je confesse que j'en étais touché jusqu'aux larmes, et j'estime que pas un homme, libre des préjugés qui courent nos rues,

ne pourrait se défendre d'une émotion profonde. Nous prions, nous, avec une gravité officielle : ici, on prie avec le sans-gêne de la famille. C'est un peuple d'enfants, dira-t-on peut-être, soit. Après tout, n'est-ce pas aux enfants que Jésus-Christ a promis le royaume du ciel ?

Dix heures vont sonner. Tout à coup, un de nos voisins, jeune homme d'une vingtaine d'années, devant lequel la relique passait, croit distinguer à la surface de la fiole un commencement de liquéfaction ; d'un coup d'œil, le chanoine s'en assure, et, sur le geste traditionnel du prêtre assistant, une acclamation immense s'élève dans la chapelle et jusque sous les voûtes de la basilique ; un chœur de voix vigoureuses entonne le *Te Deum,* le peuple lui répond avec enthousiasme, le canon tonne, les cloches sonnent à toute volée : c'est un moment indescriptible.

Cependant, je dois le dire : mes yeux n'ont encore rien vu d'une manière précise. Deux ou trois minutes après, le doute n'est plus possible. Cette poussière de sang a changé d'état : la couleur est la même, la transparence est nulle, mais le vide, suivant le mouvement qu'on imprime au reliquaire, passe du goulot au fond de la fiole, et *vice versâ :* c'est liquide, bien liquide. Chacun peut s'en convaincre pleinement lorsque l'officiant lui fait baiser le cristal du reliquaire.

Tandis que le *Te Deum* s'achève, une députation de chanoines vient en procession chercher la sainte relique. On place sur un brancard le buste d'argent renfermant la tête du martyr ; sur un autre on fixe le reliquaire contenant le sang liquéfié, et on les transporte solennellement dans le chœur de la grande nef, où déjà se chante la Messe. La foule qui a suivi le cortége se presse et s'agenouille aux abords de la balustrade, et des prêtres, se remplaçant d'heure en heure, vont d'une extrémité à l'autre présenter la relique à la vénération des fidèles. Vers trois heures de l'après-midi, je revins à saint Janvier, et j'y trouvai une foule aussi compacte que le matin. On assure — je n'ai pu le constater par moi-même — que le miracle persiste ordinairement jusqu'au jour de l'octave. Est-il besoin d'ajouter que la ville de Naples est pavoisée, et que rien n'est beau comme une fête napolitaine, avec cet arrière-plan de montagnes que domine le sommet du Vésuve, avec ce ciel oriental qui lui forme une coupole étincelante, et cet incomparable golfe qui s'étend comme une nappe bleue de Pouzzoles à Sorrente ?

Ici se termine mon récit. J'affirme qu'il a toute l'exactitude d'un compte-rendu rédigé *de visu*, sur place, et je conclus : étant donnés la toute-puissance de Dieu qui me garantit la possibilité du miracle et l'examen attentif du fait lui-même, je crois à la liquéfaction du sang de saint Janvier, et je ne comprends pas qu'un homme de bon sens, voyant ce que j'ai vu, puisse s'obstiner à ne pas croire.

A. Ferrand.